

LA NATION

JOURNAL CANADIEN POUR LE PEUPLE CANADIEN

Bureau de Montréal : Edifice La Presse, C. 17 et 19.

Bureau de Saint-Jérôme : Rue Labelle.

L'honorable G. A. Nantel,
Directeur de la rédaction.

MONTREAL—SAINT-JEROME, SAMEDI, 16 NOVEMBRE 1901.

R. Aimé Tison,
Gérant et Secrétaire de la rédaction.

☛ SOMMAIRE ☛

Les chefs conservateurs.
La famille heureuse.
M. Laurentie.
Cri d'alarme.
Les allemands de *La Patrie*.
Rien qu'un mot.
Affaires Municipales.
A mon vieux couvent.
Petite Nation.
La coqueluche.
Choses de la semaine.
St-Jovite.
Où va notre argent !
Une expérience pédagogique.
Nouvelles de partout.
Feuilleton : LES JETONS MYSTÉRIEUX.

MONTREAL, 16 NOVEMBRE 1901.

Les chefs conservateurs

Le parti conservateur a raison d'être fier de ses chefs MM. Borden et Monk. Tous deux ont parlé à la grande manifestation des fabricants canadiens, comme des hommes politiques de convictions éclairées, de patriotisme ardent et loyal tout à la fois, mais loyal au Canada avant tout.

La note canadienne a dominé leurs discours qui ont été comme les échos fidèles des grandes voix de sir John, de Masson, de Chapleau que les conservateurs représentant le pays tout entiers étaient si fiers d'entendre aux démonstrations où se préparait la chute de Mackenzie.

Les divisions profondes, irrémédiables qui déchirent le cabinet actuel et le parti régnant ; l'émigration systématique de ses meilleurs hommes dans les fromages officiels ; les fautes énormes, incalculables, commises contre le pays au bénéfice de la politique de plus en plus haïe de Chamberlain ; la trahison cyniquement affichée des intérêts canadiens livrés aux Yankees, les constatations du recensement qui démontrent que nous ne gagnons rien en immigration étrangère qui nous coûte des millions, et que nous perdons même de notre population qu'attire la haute protection des fabriques américaines ; le maintien des plus ruineux monopoles, comme celui du pétrole si violemment attaqué par *La Patrie* même au commencement de la première session ; le refus obstiné de Sir Wilfrid d'accorder une subvention équitable aux Provinces, quand son trésor regorge de millions arrachés à l'impôt indirect et que la plupart des provinces ne peuvent faire face à leurs plus pressantes obligations d'administration et de développement, en voilà plus qu'il ne faut pour renverser le gouvernement que les intérêts manufacturiers sont à la veille d'abandonner.

MM. Borden et Monk sont hommes

à se tenir au courant de l'opinion, à la frapper vivement, à l'éclairer et à la diriger dans les sentiers canadiens.

Ils sont appelés à faire triompher l'idée canadienne et ils n'y manqueront pas secondés qu'ils seront par les grands intérêts matériels qui sont loyaux à eux-mêmes avant tout.

Le discours de M. Borden et son séjour à Montréal ont créé une excellente impression parmi les amis de la cause conservatrice. Des opinions justes, modérées, dépourvues de tout préjugé de race ou de religion, une grande largeur de vue, une expérience approfondie des choses et des hommes de la politique canadienne font de lui un chef respecté, habile et capable de répandre la confiance et la foi dans le succès du parti.

M. Monk le seconde avec ce jugement sain et ce désintéressement qu'on lui connaît.

On cherche bien à exploiter contre lui son discours du club Morin où il constatait que le nom de Canadien français de sir Wilfrid Laurier ne valait aucun avantage particulier à ses compatriotes. Mais le bon sens et la vérité vont faire bien vite justice des criailleries qui se sont élevées contre le chef franco-canadien. *La Presse* même vient de lui donner raison, à la suite des promotions accordées aux employés de l'Intercolonial.

Le Pionnier dans un long article intitulé "Pilote dangereux" va beaucoup plus loin que M. Monk et il démontre comme nous l'avons fait déjà, que le passage de Laurier aux affaires, a été pour nous une cause de déperdition de forces nationales.

Pour se faire pardonner une origine que personne d'ailleurs n'attaquait sérieusement, Sir Wilfrid a sacrifié ses coréligionnaires du Manitoba, s'est prononcé *british to the core*, a vendu aux fabricants anglais, à Joe Chamberlain et à ceux de Birmingham, notre industrie nationale ; il a brisé la constitution canadienne pour guerroyer en Afrique australe contre deux nobles pays coupables de vouloir conserver leur liberté ! Qu'ont donc gagné les Canadiens-français à avoir à la tête du pays un des leurs, aussi faible devant les obsessions anglomaniaques ?

M. Monk a eu le courage de dire la vérité à Montréal comme il la dirait à Toronto. C'est par de tels actes qu'un homme public s'élève et sait gagner les sympathies et la popularité.

Nous avons grande confiance dans MM. Borden et Monk et, encore une fois, s'ils sont cordialement appuyés par leur parti, le gouvernement de *tous les talents*, de toutes les opinions, de tous les reniements, de toutes les contradictions, dont nous sommes affligés, aura vécu.

La famille heureuse

Un chien, un chat et un perroquet, tenus en cage, formaient au jardin Guilbault,—si un vieux souvenir de tout jeune enfant nous sert bien—ce qu'on appelait la famille heureuse. Le chien montrait parfois les grosses dents au chat et lui grognait, et ce dernier donnait souvent la chasse à l'oiseau beau parleur, mais à force de patience, de caresses et de dragées distribuées en temps opportun, le gardien de M. Guilbault avait réussi à maintenir une paix armée—et encore bien relative—entre ces singuliers compagnons de servitude.

Un spectacle aussi rare nous revient instinctivement en mémoire quand nous voyons les étranges liaisons que consomme la politique.

L'autre soir les discours prononcés par trois ministres de la Couronne sur le même sujet nous ont fait penser à l'existence que doivent mener dans le même cabinet MM. Laurier, Fielding et Tarte, pour ne parler que de ces trois figurants au dîner des fabricants canadiens.

M. Laurier paré de ses plumages éclatants, s'est enflé la voix, et, prêtant une oreille jalouse aux sonorités de son ramage, il a répété ce qu'il débite depuis quatre ans sur l'impossibilité d'un tarif parfait.

Lui, le dénonciateur de la politique conservatrice, de 1878 à 1896, le libre-échangiste outré, lié aux Etats-Unis par son discours de Boston, le décoré du club Cobden se déclare satisfait du tarif actuel qui a ses taches cependant comme le soleil — c'est du neuf — ce qui veut dire, si cela veut dire quelque chose, qu'il n'est pas plus facile de corriger le tarif que d'effacer les taches de l'astre du jour.

M. Fielding est plus catégorique. Il déclare, sans ambage, que le tarif canadien ne saurait être élevé davantage et qu'il comporte autant de protection qu'il est possible d'en accorder à l'industrie nationale.

Du rappel du tarif de faveur concédé à l'industrie anglaise contre les intérêts canadiens, il n'est pas question et pourtant, c'est bien là ce que voulaient les fabricants en lainage et ce qu'ils ont formellement demandé aux représentants du gouvernement.

M. Tarte manifestement ennuyé de tout ce bavardage vide de sens et de franchise, se prit à déchirer ses deux collègues à belles dents. Il parla le dernier, et en maître de la situation qu'il est, qu'il entend rester ; il souffleta du même coup, la pusillanimité du Premier-Ministre et l'immobilisme du Ministre des Finances, celui-là même qui est chargé de régler les questions de tarif.

Il est difficile de trouver dans nos annales une fustigation en règle comme celle que le ministre des Travaux Publics a infligée devant une réunion insurpassable par l'importance et le nombre de ses membres, sur la face même de Laurier et de Fielding. Il est clair que ces messieurs sont habitués à ce genre de correction, car ils ont tout enduré avec la patience recommandée par l'Évangile à ceux qui se font fouetter la figure d'un premier soufflet.

"Je ne suis pas un libéral, moi, comme vous MM. Laurier et Fielding, mais un conservateur et j'ai gardé tous mes principes. Je suis resté protectionniste, vous le savez, puisque c'est moi qui vous ai forcé de maintenir le tarif des conservateurs que vous dénonciez si violemment dans tous vos journaux, sur tous les tréteaux, sur tous les tons, à la Chambre et en dehors. Maintenant vous venez prêcher le *statu quo*, la stabilité du tarif, eh bien ! moi, je vous le déclare hautement, ce n'est pas cela qu'il nous faut, c'est un tarif de protection à outrance, contre le monde entier, contre les Etats-Unis particulièrement que nous devons traiter à coups de trique, si nous voulons les amener à résipiscence."

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que c'est M. Tarte qui fut applaudi et qu'on se plut à l'appeler le gros chien de la cabane ou le *boss* du chantier. L'oiseau au beau parler se tut et le félin rentra ses griffes qu'il ne sortira plus en présence de son terrible maître.

Dans cette réunion de fabricants, il y avait tout ce que le monde des affaires compte de plus influent et de plus fortuné. Non seulement, le capital était représenté, mais encore le travail qu'on ne peut, dans la pratique, séparer du capital, l'employeur et l'employé comptant sur les mêmes ressources pour prospérer. Un sentiment dominait dans l'assemblée, le sentiment de *self-protection* si naturel en tout état de vie et de lutte pour la vie.

C'est ce sentiment dont M. Tarte s'est fait l'écho contre le Ministre des Finances et contre le Premier Ministre responsables tous deux au premier chef de la politique fiscale du cabinet.

La conduite du maître de l'administration et de ses collègues est interprétée de deux manières. Des gens qui savent prétendent que M. Tarte, mécontent des lenteurs, de l'indécision, de la veulerie, en tout, de Sir Wilfrid, prépare sa sortie du Cabinet et il profite de sa position préminente pour mettre de suite de son côté les grosses influences commerciales et industrielles, les grandes compagnies de transport, chemins de fer et lignes de navigation, etc. De là ses multiples voyages dans l'Ouest et l'intérêt qu'il accorde à toutes les grandes entreprises qui escomptent les faveurs du gouvernement.

D'autres, non moins bien renseignés, soutiennent que le rôle si disparate, joué par les ministres est le résultat d'une entente préalable, fort bien calculée pour contenter tout le monde, sans compromettre la personne morale —ou immorale—du Cabinet.

Fielding prêche le *statu quo* à ceux qui sont satisfaits du *statu quo*. Sir Wilfrid laisse entendre qu'il y a quelque chose à faire, pour calmer les réformateurs et, enfin, Tarte se dit protectionniste pour amadouer l'immense majorité des fabricants qui exigent le *tit for tat* contre les États-Unis.

Les deux versions ont du vrai et elles ne s'excluent pas l'une l'autre, absolument.

Mais comme le gouvernement ne sera, en définitive, jugé que sur ses actes il vaudrait mieux attendre pour se prononcer. Il sera appelé à agir, et s'il regimbe, nous aurons, nous en sommes convaincu, la répétition de la grande bataille qui finit par l'écrasement de Mackenzie et le triomphe de la politique nationale.

L'œuvre de sir John n'est pas complète cependant ; il faut la compléter par le tarif mackinliste ou de prohibition, qui a mis les États-Unis à la tête de l'industrie mondiale.

Cette tâche revient de droit au parti conservateur et nous osons formuler, de nouveau, l'espoir le plus vivace, que l'opposition actuelle s'emparera de la politique de haut tarif pour en faire le principal article du programme qui triomphera au prochain scrutin général.

Un homme qui boit jusqu'au délire : l'ADIPSONE le met très bien en moins de deux heures et le guérit en huit jours. Il ne fait pas restituer. J. P. Coullée & Cie. 1345 Ontario.

M. LAURENTIE

Monsieur Laurentie, le successeur de M. de la Briole, à la chaire de littérature française de l'Université Laval, a ouvert ses cours, mercredi soir de la semaine dernière. L'auditoire, rehaussé par la présence de Mgr Bruchési et de NN. SS. Larocque et Decelles, était nombreux, recherché ; il fut attentif, nous dirons, suspendu aux lèvres de l'éloquent professeur.

Éloquent, disons-nous, oui, dans le vrai sens du mot qui signifie "un honnête homme, habile dans l'art de la parole."

M. Laurentie, est âgé de vingt-sept ans, nous dit-on. Combien a-t-il consacré de ces ans à l'étude de sa langue, des modèles, des grands maîtres es-littérature française ? Il est trop modeste pour le dire et nous aimons trop les nôtres pour risquer une hypothèse qui offenserait cette partie de notre jeunesse que convie la vocation des champs de l'intelligence.

Ce que je peux dire, tout à la louange de M. Laurentie, c'est qu'il connaît son affaire, et qu'il enseigne ce qu'il a appris. Tant de gens enseignent ce qu'ils n'ont fait qu'effleurer du bout des doigts, se fiant à la science infuse qui n'est pas de ce monde, et à leur intuition naturelle qui reste toujours limitée de bien des côtés à la fois. Savoir ce que l'on dit, le savoir à fond, le dire naturellement, en langage imagé, nerveux et simple, mais de cette simplicité essentiellement classique que Racine, l'homme de Veuilnot, possédait si avant, telle nous semble la force dominante du nouveau professeur. "Je l'ai bien compris," ai-je en-

sendu dire à une personne de culture moyenne. C'est un compliment dont peut se réjouir M. Laurentie.

Que de nos grands noms se préoccupent assez peu d'être compris, avec leur langage trop moderne pour des auditoires donnés. Un professeur de belle et bonne langue française, n'est pas un diplomate ou un parlementaire obligé à taire sa pensée vraie au moyen de la parole écrite ou parlée. Il doit être, au contraire, d'un style clair, précis qui suffit amplement à couvrir des images frappantes mais naturelles, des pensées justes, des jugements éclairés par les méthodes de la vieille critique, la meilleure encore, dans le meilleur des mondes littéraires.

M. Laurentie s'est tracé un programme bien fait pour attirer notre société si captivé par l'école catholique de notre première mère patrie, la France qui pour nous, est toujours la France du 17^{ème} siècle, qui nous fonda. Il veut nous parler de choses que nous connaissons et que nous aimons parce qu'elles s'adressent à une foi vive, à des croyances indéracinables dans l'âme de notre peuple.

Le début répond des succès qui attendent M. Laurentie

Assez de lauriers pour lui, assez de gerbes graves et mûries pour les élèves travailleurs, montreront que notre petit monde intellectuel, quoique bien distants des lieux ensoleillés de l'Italie, des firmaments sereins de l'Attique, des hauts et longs horizons de la Ville-Lumière, n'est pas dépourvu de toute fécondité.

N.

Cri d'alarme

À la dernière assemblée des actionnaires du tramway de Montréal, M. Boas, riche capitaliste, a jeté un cri d'alarme qui peut servir d'avertissement à la fois au public et à certains officiers de cette puissante compagnie.

Nous empruntons au rapport de l'assemblée publié par la *Gazette*, assemblée très mouvementée, nous déclare ce journal.

"M. B. F. Boas se lève et prononce un long discours contre le bureau de direction du Tramway. Il regrette d'avoir à dire qu'il n'a pas confiance dans ce bureau. Il prétend qu'il n'agit pas dans l'intérêt des actionnaires et que des courtiers et des spéculateurs jouent au ballon-foot-ball—avec le stock.

"Il déclare que la propriété possède de grandes qualités de rapport ; cependant le stock est trop haut, quoique les gens l'aient gardé, s'attendant qu'une nouvelle émission serait faite et que les actionnaires auraient l'avantage de l'obtenir au pair. Il demande aussi si le Tramway n'est pas pour se fusionner avec le Montreal Power.—"Le Sénateur Forget, président, dit qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette rumeur etc."

Ainsi M. Boas se plaint de ce que le stock du Tramway est trop élevé et que des courtiers et des spéculateurs en font l'objet de leurs jeux de bourse.

Ce double reproche jeté à la face de certains officiers de la compagnie et du Sénateur Forget, en particulier, le président de la compagnie, est des plus graves. Il est bon que le cri d'alarme ait été poussé par un homme de la position de M. Boas qui a, sans doute, plus que des actions sur marge à protéger dans l'administration du Tramway

Le public n'est pas au courant des faits et gestes de la Bourse et il n'a aucun autre moyen de se renseigner là-dessus les dires des agents en courtage, des coulisiers sans responsabilité et des spéculateurs dépourvus de tout sens moral. Qu'une voix, comme celle de M. Boas se fasse entendre pour crier gare et qu'une main exercée comme celle de cet habile

homme d'affaires, lève un coin du voile qui recouvre les déceptions de la bourse et de ses agents, nous applaudissons comme à un grand service rendu à la cause du public.

Un stock comme celui du Tramway devrait être accessible aux placements honnêtes qui n'aspirent pas aux gros bénéfices, mais qui se contentent d'un intérêt raisonnable sur un placement assuré.

Tel n'est pas le cas pour le Tramway, non plus que pour le Gaz et la Royale, en un mot pour toutes les valeurs qu'a touchées de sa main néfaste la confrérie des courtiers, agioteurs et spéculateurs de tout calibre, de tous moyens, avoués ou inavouables.

Ces valeurs qui naguère étaient administrées à l'ancienne façon, trop lente, trop conservatrice et trop correcte, pour cadrer avec les méthodes modernes, — c'est-à-dire américaines, *up to date*, — ont cessé d'être des valeurs de placement ; elles ne sont plus que des valeurs de spéculation.

Ceux qui les détiennent les portent généralement sur marge et les ont poussées, grâce à des manigances bien connues, à un niveau invraisemblable. Le Tramway, le Gaz, la Royale ne rapportent pas plus de revenus, toute proportion gardée, qu'il y a trois ou quatre ans, et pourtant, le public sérieux, qui a de l'argent à placer et non-seulement ces maigres, — les plus étroites possible, — à couvrir ne peut se procurer de ces stocks sans payer un prix exorbitant. Aussi n'achète-t-il pas ; aussi ces stocks restent-ils aux mains des spéculateurs qui s'en servent comme de *foot-ball* aux jeux de la bourse.

Pourtant ces stocks devraient être plus que d'autres accessibles au public *investisseur*, car ils ont bénéficié des privilèges excessivement avantageux que leur confèrent les contrats municipaux sur nos rues et ruelles, pour atteindre les sommets d'une hausse inespérée. Pourquoi sont-ils moins que tous les stocks de la bourse à la portée de tous ? Pourquoi sont-ils le lot des spéculateurs de métier. La raison principale découle du fait que les administrateurs de ces compagnies sont en même temps les principaux courtiers ou spéculateurs de la bourse même.

L'honorable M. Forget cumule deux fonctions, pour ne parler que de la Cie. de Tramway : il est président de celle-ci et l'un des principaux membres de la bourse de Montréal. Son associé, M. R. Forget en est le roi, au dire de *La Presse* : il était président de la Royale.

Nous avons donc, d'une part, l'administrateur en chef d'une compagnie qui doit employer son travail à la prospérité de celle-ci, pendant que le même homme, membre de la bourse, détenteur d'une quantité considérable d'actions, pour lui-même et ses clients, s'emploiera tout naturellement à gagner, en hausse ou en baisse, sur ces stocks par tous les moyens.

Voilà une position fautive qui ne serait pas tolérée dans les pays où l'on regarde de proche aux intérêts du public et à la correction la plus stricte dans les méthodes d'administration des fidéi-commissaires. Un président d'une compagnie comme celle du Tramway n'a pas le droit d'être courtier pour ou contre sa compagnie suivant ce que ses intérêts privés peuvent le pousser dans un sens ou dans un autre.

En France, "un agent de change ou courtier, ne peut, dans aucun cas et sous aucun prétexte, faire des opérations de commerce ou de banque pour son compte. Il ne peut s'intéresser directement ni indirectement, sous son nom ou sous un nom interposé, dans aucune entreprise commerciale."

La même règle domine en Angleterre

où le candidat à un siège au *Stock Exchange* doit exposer qu'il est sujet anglais et qu'il N'APPARTIENT A AUCUNE ENTREPRISE LIÉE AUX OPÉRATIONS DU STOCK EXCHANGE.

On peut voir par là combien notre réglementation de la Bourse est imparfaite et donne lieu à des abus qui constituent de grandes inégalités pour les membres de la Bourse eux-mêmes, et une exclusion formelle du public *investisseur* de bonne foi, non spéculateur à outrance et monopoleur par-dessus le marché, des plus belles franchises de la cité.

Remis à la semaine prochaine, faute d'espace, un article sur "LA COLONISATION"—"SOL LIBRE POUR LE COLON LIBRE."

Les allemands de "La Patrie"

Les tours de Jarnac du rédacteur de la *Patrie* nous font comprendre l'enthousiasme qu'il met sur les hustings à proclamer les bienfaits de l'école allemande.

Plus allemand de procédé que d'école, il n'écrit peut-être pas une ligne de bonne foi.

Après avoir représenté M. Préfontaine comme l'allié des Musulmans du *Wilness* — chose à laquelle nous ne saurions souscrire tout de suite, — M. Langlois fabrique toutes sortes de luttes au sein du parti conservateur. On s'étonnerait de tant de vigueur dans l'imagination si l'on ne savait que, dans tous ces portraits d'intrigants vaincus, M. Tarte a toujours en vue le rôle politique de M. Préfontaine—not' maire—et la mince cohorte de *vieux libéraux* qui le suivent.

Mais affirmer n'est pas prouver. L'article de la *Gazette* lui-même est adressé à M. Bourassa et à ses admirateurs ; or, la *Patrie* admettra qu'on peut ne pas suivre M. Bourassa sans faire acte de révolte.

Le seul coup de fouet qui ait sillonné le firmament politique depuis longtemps est celui qui a cinglé not' maire, n'en déplaise aux calomnieux de la *Patrie*.

ARMAGO.

Rien qu'un mot !

Le 31 octobre écoulé, M. J. E. P. traduisait dans l'*Avenir* son regret d'avoir froissé les sentiments catholiques de ses lecteurs et déclarait que la polémique engagée sur la loi contre les congrégations était définitivement close. L'*Avenir* se déroba donc à la discussion qu'il avait provoquée.

Sur le crâne du loup, les oreilles du lièvre se dressaient lamentablement.

Cette semaine l'*Avenir* nous accuse de rompre une trêve qu'il avait conclue tout seul, dans ses bureaux. Il se moque du public en disant que nous avons entassé les injures sur les injures, les erreurs sur les erreurs (!) — Ah ! elle est bonne, celle-là ! . . . Et surtout, n'allez pas croire que l'*Avenir* était à bout d'arguments ! Par une de ces pluvieuses journées d'automne, donnez-vous la peine de passer rue Ste-Julie : le secrétaire de la rédaction vous fera compiler de volumineux dossiers tout rutilants de *Lumière*, de *Justice* et de *Vérité* . . . Mais que diantre ! la vie est trop courte pour déballer tout cela au grand soleil, et cette question de la loi sur les Associations est par trop oiseuse. L'*Avenir* a donc jeté toutes ces *paperyasses* sous le comptoir, comme de la vulgaire camelote

N'importe ! le petit vaudeville antimonal de Francœur est tombé sous les sifflets ! Vive la France chrétienne !

Affaires Municipales

Le combat des taureaux et les grenouilles

Trois mois nous séparent des élections municipales. Il est grand temps pour les écorchés de se préparer à faire justice des écorcheurs.

Le jour des élections c'est le *dies ira, dies illa* ; c'est le jour de la rétribution, jour unique dans le cours de deux années, les coupables ayant eu tout le reste de ce temps pour se livrer impunément au soin de leurs affaires particulières aux dépens des affaires du public.

Il y a de bons échevins, qui croient à une telle chose que l'existence d'un devoir à accomplir et d'une conscience à satisfaire.

Il y en a d'autres qui se moquent ouvertement du public et qui, surtout depuis qu'ils sont payés, n'ont qu'une chose en vue, le rançonnement de la cité, de ses fournisseurs, de ses *contracteurs* pour leur propre enrichissement.

Il y a des échevins qui n'ont aucun état, aucun métier, aucun moyen apparent ou avoué de vivre, de multiplier pignons sur rue, de rouler carrosse et d'éclabousser les paisibles passants de la rue.

La ville, elle, rotée à demi le tombeau de ses vidanges et promène, ici et là, misérablement, un peu partout, la charrette de ses mesquins arrosages. La Cité, prise dans la masse de ses citoyens, marche à pieds, sur de vilains tronçons de planches, qui furent, jadis, mis bout à bout et à côté les uns des autres, les trottoirs civiques à l'usage du menu peuple, en dehors des quartiers aristocratiques ; ils sont dégénérés—tombant de petite hauteur,—en véritables casse-cou, à l'usage de ceux qui ont trop de respect humain pour marcher au beau milieu de nos rues, sales, pleines de guénilles et de déchets variés en nature, en couleur, mais toutes immondes également, suintant les microbes, les infections, les maux contagieux à cent pas de distance.

Pas d'argent pour le plus modeste trottoir en bois ! pas d'argent pour remplir les trous et les ornères ! pas d'argent pour vider les dépotoirs qu'on nomme ruelle en un français devenu vieux ! pas d'argent pour arroser nos rues au temps des grandes poussières aveuglantes ! pas d'argent pour refaire des égouts défectueux, pestilentiels !

Ce qui a été fait de travaux dits permanents en rues et en trottoirs, est rien moins que permanent et telles voies publiques dont le pavage nous a coûté des cent mille dollars, sont celles-là même qu'il faut éviter si on ne veut pas briser voiture, estropier hommes et bêtes. C'est à peine si dans quelques rues privilégiées on a réussi à garder un fond de macadam grossier et un asphalte tourmenté en tous sens par les piques des P'tits chars et les morsures de nos hivers.

.

Il a fallu payer gros prix pourtant et les P'tits chars restent introublés, sous une misère qui se débat entre les \$270. et les \$300. pour chaque part de leur fonds social, valant à l'origine \$100.00 et ne rapportant que \$12 à \$15 pour cent d'intérêt aux souscripteurs initiaux du stock !

De même pour "La Royale," pour le "Gaz," pour le "Téléphone," pour toutes les compagnies maitresses de nos rues, de nos ruelles, du dessous de la terre qu'elles éventrent quand cela leur chaut, de la surface de la terre et de l'air même dans la mesure qu'il leur plaît de

remplir de leurs poteaux, fils et tuyaux de canalisation aérienne.

C'est là ce qui fleurit et prospère à Montréal depuis plus de dix ans. Les échevins actuels ne sont pas tous responsables de cet état de choses intolérable ; la plupart de ceux qui ont vendu nos chartes en deniers sonnants empochés par eux, ont été punis et supprimés. Il en reste encore cependant sur lesquels doit peser la responsabilité des misères dont gémit et est accablé le peuple de Montréal.

La propriété a baissé de 50%, en certains quartiers ; en d'autres, sur des rues entières, elle est complètement ruinée, et presque partout, dans les limites de la vieille cité, elle a perdu de 20 à 25 pour cent de sa valeur locative. Pourtant c'est la propriété qui fait la beauté, la fortune, la grandeur d'une ville.

Pourquoi en sommes-nous rendus à tant de misère ! Par suite de l'incroyable négligence de nos administrations passées, de la protection à outrance prodiguée aux grandes compagnies ! Par suite du sacrifice criminel de chartes et de privilèges dont l'exploitation seule devrait solder nos dépenses de voiries, d'éclairage et de police. Et encore nos grandes compagnies ne n'y ruinaient pas !

Il y a de la marge dans leur *benef* en assez large mesure qu'elles devraient, pour l'usage de nos rues, de nos places publiques, pour l'état de péril où elles nous tiennent dans les conflagrations, abandon à la cité de tout le profit qu'elles réalisent, leurs dépenses d'exploitation payées, avec un honnête intérêt de 6 pour cent à chacun de leurs actionnaires.

Ne serait-ce pas encore un superbe placement pour ceux-ci et croit-on qu'il y ait un seul propriétaire, livré à tous les risques, sans autre protection que l'indifférence du conseil de ville, qui ne serait enchanté de recevoir les miettes de la table de ces maîtres véritables de Montréal ?

.

Et, on nous annonce que M. Préfontaine qui est coupable, au premier chef de cet état de choses remontant à sa présidence du comité des chemins, entend rester à la tête de nos affaires municipales !

Et savez-vous la raison ? Il la donne lui-même : c'est pour siéger à la Commission du Hâvre et avoir ainsi raison de M. Tarte qui veut l'en éloigner !

On ne saurait déclarer plus cyniquement que M. Préfontaine qui n'a toujours été échevin, président de comité et maire que pour lui-même, entend rester maire pour lui-même, contre la volonté de M. Tarte, dût-il empêcher par sa présence, tous les travaux du gouvernement dans le port de Montréal !

Voilà la grande libéralité d'esprit de M. Préfontaine.

Mais que peuvent donc avoir à faire les misères de M. Préfontaine et de M. Tarte avec la gestion de la chose publique ! Ces deux messieurs vont-ils alléger d'un *farthing* le fardeau de nos engagements ?

Vont-ils nous rendre cette liberté d'administration que M. Préfontaine depuis plus de quinze ans s'est employé à entraver, à enchaîner, à livrer aux Grandes Compagnies, nos maîtres, spécialement à la "Montreal Street" et tout dernièrement à la "Montreal Power" ?

M. Préfontaine ne vient-il pas de démontrer, dans le cas du contrat d'éclairage, qu'il est l'instrument aveugle, l'outil obéissant du *Trust* revêtu par Québec, de la propriété de nos rues, dont il peut disposer à son gré, sans le consentement préalable de notre conseil ? Qu'à fait M. Préfontaine pour empêcher cette viola-

tion de nos droits civiques les plus sacrés ?

Le record de M. Préfontaine ne le recommandait que faiblement au renouvellement de sa *mairie*, mais la raison qu'il donne de sa candidature nouvelle, devrait lui enlever toute chance de réélection.

C'est pour continuer sa bataille contre Tarte qu'il veut être maire !

Mais en quoi Montréal, son administration qui a tant besoin de briser les chaînes du Tammany dont M. Préfontaine est la tête reconnue ; en quoi le Hâvre de Montréal, en quoi notre commerce général, notre système si défectueux de chargement et de déchargement des navires en vue de la rapide transportation, en quoi, en un mot, nos affaires vont-elles bénéficier de cette bataille homérique que se livrent ces deux particuliers ?

petits paient et pâtissent.

Deux taureaux, dit Lafontaine, combattaient [à qui posséderait
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupirait ;
Etc., etc., etc.
... il faudra, disait-elle, qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse."
Cette crainte était de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens,
Il en écrasait vingt par heure.

G. A. NANTEL.

P. S.—On dit que M. Doran a été choisi par M. Préfontaine, comme son rival à la mairie. M. Doran y a bien quelqu'objection ; on ne croit pas même qu'il accepte. Il redoute jusques aux dons de ce Grec.

LE MEURTRE DE WESTMOUNT

Toutes les semaines, les journaux nous apprennent l'accomplissement de crimes plus ou moins horribles et presque toujours l'enquête prouve que la boisson ou plutôt l'excès de boisson en a été cause.

Cette semaine-ci la population de Montréal a encore été révoltée par la nouvelle d'un meurtre, dépassant en horreur, tout ce qu'on a appris depuis longtemps. Pour toute excuse le meurtrier a dit à la police : "J'étais ivre". C'est bien humiliant pour notre civilisation du 20^{ème} siècle. Pourtant la science a fait de grands progrès ces derniers temps et pour cette maladie comme pour presque toutes les autres, elle a trouvé un remède, qui ne demande qu'à être connu pour être apprécié et pour faire le bonheur de milliers de familles où la prospérité n'existe plus à cause des excès d'un de ses membres. J'ai nommé l'ADIPSONE, cette cure merveilleuse qui fait disparaître le goût le plus invétéré pour la boisson forte en quelques jours.

Son usage ne cause aucun inconvénient et les attestations des personnes guéries prouvent que l'ADIPSONE est efficace dans tous les cas. Pour tous renseignements adressez-vous en toute confiance à J. P. Coutlée & Cie, 1345 rue Ontario. Toute correspondance sera strictement confidentielle.

A mon vieux couvent !

On veut te démolir, toi aussi mon vieux couvent et te réédifier plus grand, plus spacieux, plus moderne. Noblesse oblige, mon ami. La cage est trop petite pour contenir tous les oiseaux frileux qui viennent y chercher un abri . . . Mais va, nous ne t'oublions pas. Ton image restera profondément gravée dans l'âme de celles qui se souviennent . . .

Nous t'aimions bien pourtant . . . Ta petite chapelle, si blanche, si proprete où il faut prier malgré soi . . .

Oui, petite chapelle de mon vieux couvent, tu m'es chère à un double titre, car c'est dans ton enceinte bénie qu'un matin d'automne, l'on m'annonça l'agonie d'un père chéri, si regretté et qui manque tant aux siens aujourd'hui !

Ta grande cour ombragée où nous prenions si gaiement nos ébats, sous

l'œil vigilant de nos dévouées maitresses. Que de projets élaborés, de rêves, de châteaux en Espagne bâtis à l'ombre de ces grands murs gris, souvent interrompus par la cloche impitoyable qui nous appelait au devoir !

Ma petite classe, tout au bout du corridor, où nous étions si bien chez nous, les grandes. . . Où notre bonne maitresse nous pardonnait de si grand cœur nos espiègleries souvent malignes.

Mon amie R. . . se souvient-il du "petit diable rose", de nos discussions politiques où nous ne voyions pas plus loin que notre nez, pas aussi long que ce lui de Cyrano pourtant, de nos histoires apprises à deux ? . . . Dis-moi, t'en souviens-tu ? . . .

Tout cela, mon vieux couvent, est écrit sur chacune de tes vieilles pierres grises, ainsi que les conseils, les sages avis que nous trouvons bien aujourd'hui,

" Dans ce chemin de la vie
" Qui n'est vert qu'en le montant."

Ainsi va le monde, mon vieil ami.
" Tout passe, tout s'use, tout s'éteint,
Dieu seul demeure toujours le même. . ."
Tu tomberas peut-être bientôt, toi aussi, sous le coup de pioche des démolisseurs. Mais va, tombe sans regret, Ta carrière fut bien remplie. . . La fleur du souvenir ne meurt pas dans les cœurs reconnaissants . . .

JÉROMIENNE.

3 Nov. 1901.

—Il ne faut pas oublier que l'on a un très bon dîner pour 25cts., à l'hôtel Richelieu, rue St-Vincent, Montréal.

L'Alcaline guérit le Catarrhe.

Perdu !

Mettez l'Oporto de Wilson pour Invalides sur la piste d'un appétit perdu et vous pouvez être sûr qu'il sera vite retrouvé.

Il tonifie l'estomac, donne de la vigueur au système et rend au propriétaire ce qui était perdu.



Wilson's Invalids' Port, . . .

Vin Oporto de Wilson pour Invalides

Est un riche vin rubis à la Quina du Pérou dans les proportions prescrites par les pharmacopées anglaise et française.

C'est un apéritif idéal.

En vente chez tous les Pharmaciens et Epiciers.

Librairie Française

Succursale de LA NATION

L'on trouvera les ouvrages des auteurs distingués suivants : Lamartine, Bret-Harte, Rémi Maizeroy, Maillefilie, Ed. de Mirecourt, Xavier de Montépin, etc.

Grand choix de livres à DIX Cts.

J. PONY,
1632 rue Ste-Catherine.

Alcaline Medical Co., London, Eng.

Messieurs,

J'avais le Catarrhe depuis huit ans et j'ai le plaisir de vous informer que je me suis guéri avec une boîte de vos Poudres Alcalines.

JOS. DESMARAIS,
675 rue St-Laurent

M. JOS. CORBEIL

AGENT D'ASSURANCE

ST-JEROME, P. Q.

Coin des rues Labelle et Ste-Marie

M. CORBEIL représente toutes les meilleures Compagnies d'Assurances sur la Vie, contre le Feu, les Accidents et Garanties.

PETITE NATION

Réminiscences d'un p'tit garçon du curé Labelle.

Je me recommande qu'une fois, je partais—cinq ensemble—ce qui n'est pas grammatical mais ce qui est arrivé.

Donc la grammaire doit s'incliner puisque c'est elle, quoi qu'en baragouine Louis Fréchette, qui doit obéir même quand nous lui dictions des ordres dont elle ne saisit pas la substance. Donc, nous partimes cinq—Albert, Aimé, Léo, Joseph et Gaston, c'est-à-dire moi.

Je ne mentionne ni les chiens, ni les fusils, ni les boîtes de corn beef attendu que, étant remplaçable par du similaire, ce doit être logé—même scientifiquement et, a *afortiori*, bookkeeperesquement au chapitre des impersonnalités.

Folâtres—nous l'étions—car nous sortions des mains du Père Cadeau—le bon vieux jeune père jésuite—qui nous avait—intentionnellement je crois, amortis d'algèbre—et de la pire—de sorte que nos poumons inexpérimentés ouvraient leurs bouches—les poumons sont des éponges—à toutes les effluves même in-créées de l'omnicratrice Nature.

Nous avions faim d'extase, de folichonnettes équipées, de griseries blanches—de tout ce qu'on rêve quand on est distrait à la basse-messe classique.

Est-ce compris ?

Je parle de la basse-messe où les bonnes Sœurs ne mènent pas d'autres petites folles qui nous confondent avec des Saints Sacrements—yeux noirs—bleus, et cætera. Le Père Cadeau va comprendre ça. Le père Louis peut-être aussi.

.

Passons à Papineauville. De là, nous ascendâmes vers l'inconnu—le Nord. Et nous parvîmes à Hartwell. Là, nous primes un guide—le père Laplante—qui, malgré tous les *chris* et les *viarges* dont il saupoudrait l'innocence de son verbe avait assez fréquenté les sacristies pour appeler rituellement son nid *La Rituelle* (Hartwell) attendu que nos Canayens ont l'habitude d'estropier l'Anglais—ne jouons point sur les mots, mais laissons tomber les mots, même ceux qui font du feu—l'heure vient de gémir au beffroi de l'histoire où ne se pendront plus ceux qui adorent—même inconstitutionnellement—leur pays.

De la Rituelle, nous montâmes au lac du *Canard Blanc* ; un lac, dans le milieu du lac, une île, froufroussée de feuilles vertes, de nids invus et d'azur ; sur l'île, une montagne et sur cette montagne, né du repos d'un lac d'émeraude, un autre lac s'amuse, quand vient les soirs diaphanes, à s'imaginer qu'il est lui-même le ciel, en s'endiamantant de toute l'inénarrable symphonie, de l'inconnu sidéral.

GASTON.

(A suivre)

La coqueluche

J'ai eu l'occasion depuis une dizaine d'années d'approcher d'assez près les jeunes de nos collègues et de nos universités et un peu, aussi, de notre jeune monde financier. Quiconque a beaucoup vu doit avoir aussi beaucoup retenu. Toutefois je ne veux pas me faire leur juge mais le sténographe de leurs actions et de leurs paroles, de leurs pensées et de leurs ambitions. Dans un temps où nous avons besoin de toutes nos forces vives, à une époque où l'on voit tant de lâcheté, où les aînés trahissent ou mettent leur drapau dans leur poche, il fait bon de voir un nombre très considérable de nos jeu-

nes gens, tard le soir, lisant et travaillant sous la lampe solitaire de la chambre. Demain, ils iront s'aligner comme soldats aux frontières de la société et ils seront prêts à la lutte. Plusieurs, malheureusement, ont une toute autre conception de la vie : ils ont la coqueluche, oui, la coqueluche du théâtre, du salon, de l'opérette, du café-concert, du club, parfois même des plaisirs vulgaires autour des verres et puis des voluptés énervantes. L'essentiel pour eux c'est de s'amuser : il faut que jeunesse se passe. L'idée de l'avenir, l'ambition d'être un homme utile à la société, ne porte pas dans ses flancs assez de stimulant pour les occuper et les maintenir.

Pourvu que l'on décroche vaille que vaille un diplôme de médecin, de notaire, d'avocat, par une préparation hâtive, à toute vapeur, le reste importe peu et ne saurait être de notre âge. La vie est une longue rigolade. D'ailleurs, à quoi bon tant piocher, voyez donc tous ces martyrs de la solitude végétent dans leur profession ou dans des emplois infimes. Eux, ils ont du toupet, ils comptent pour arriver sur le piston, le hasard, l'intrigue. Une autre catégorie,—il y en a de plusieurs sortes,—bâtit sur un terrain qui n'est guère solide, ceux-là sont fils de quelqu'un, d'un demi-millionnaire, d'un juge, d'un homme de la haute finance, c'est assez précaire pourtant dans notre état de société.

Et l'on reste avec cette idée sommaire que l'on peut avoir une étude d'avocat, de notaire, un bureau de consultation, de médecin où les clients abondent, sans être un grand sire. Ce pourrait être vrai, mais il se pourrait bien aussi que ce fut tout le contraire. Rarement ces damoiseaux lisent même les journaux, la colonne de sport quelquefois, la page des dames . . . Les livres, les revues . . . plus tard, plus tard : à demain les affaires sérieuses.

La chose publique ne les intéresse guère non plus, ils n'en ont cure. Ces gentilshommes toutefois sont chauvins, ils adorent qu'on leur dise dans les circonstances solennelles, à la St-Jean-Baptiste, par exemple, qu'on a les yeux fixés sur eux. Ces messieurs ne croient pas non plus au désintéressement. Je ne voudrais pas leur demander de se charger d'une besogne non monnayée. "Je ne dois rien à mon parti, amusons-nous d'abord et quand il y aura de l'argent, nous mettrons l'épaule à la roue." Ah ! s'il y avait un emploi, un office vacant, peut-être s'occuperaient-ils de la chose publique. L'individu dans la société ne doit avoir d'autre fin, d'autre objet que soi-même, et chercher à sortir un homme de ses satisfactions personnelles pour en faire l'ouvrier d'une œuvre qui le dépasse, assigner à son activité, à ses efforts un but dont il n'est pas sûr de jouir lui-même, tout cela n'est plus de notre temps.

Voilà un peu comment il se fait que nous rencontrons de ces petits pédants à pantalons collants, gonflés de sottise, infatués de leur importance, ne sachant d'autre mérite au monde que de conduire galamment un cotillon, ou d'applaudir une actrice, qui se croient tout bonnement appelés à succéder à nos grands hommes politiques.

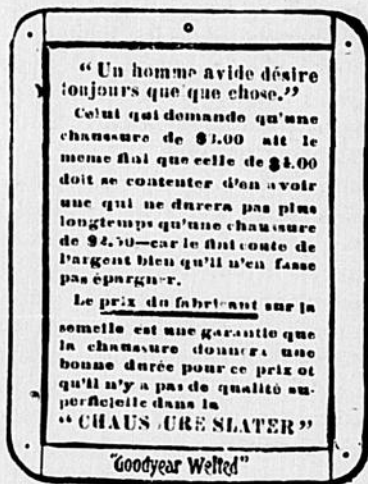
J'ai voulu présenter un coin de la toile, pourtant, pour ne pas paraître un vieux tardigrade, j'ajouterai que je n'ignore pas qu'il y a chez l'homme, chez les jeunes gens surtout, une exubérance, un surcroît d'activité qui doit avoir son cours quelque part, qu'il y a des relations douces et enviables, des amusements honnêtes, nobles et fortifiants tout aussi bien que des dissipations faciles, banales et énervantes. Les distractions, les amuse-

ments doivent avoir leur place après la besogne accomplie. ! Eh mon Dieu, je ne dis pas autre chose pourvu que le travail soit le fond de l'existence.

AYMERILLOT.

L'usage immodéré de Bière, Whisky, etc., est radicalement guéri par l'ADIPSONE (extrait Liquide Concentré). Faites-en l'essai. Dépôt chez M. J. P. Coutlée & Cie, 1345 rue Ontario, coin St-André.

—Annoncez dans LA NATION ! c'est le meilleur médium pour atteindre la famille.



J. D. GUAY, ST-JEROME
SEUL AGENT LOCAL

La CRISSE d'ECONOMIE des CANTONS du NORD St-Jérôme, P. Q.

Fait toutes sortes de transactions d'argent. Escompte les billets de commerce et les billets d'encan. Fait toutes espèces de collections. Traites émises sur toutes les parties de l'Amérique. Traite des pays étrangers encaissées au taux le plus bas. Intérêt alloué sur dépôts.

R. DESCHAMBAULT,
GÉRANT.
18-7-01-1A.

Camille de Martigny
Ancien Magistrat
AVOCAT
ST-JEROME, Co. TERREBONNE

J. V. LEONARD
AVOCAT
ST-JEROME, Co. TERREBONNE

Chs. Ed. MARCHAND
AVOCAT
B. P., BOITE 130. — ST-JEROME

J. L. ST-JACQUES, L.L.L.
AVOCAT
Bureau à St-Scholastique
Mardi et Samedi. LACHUTE.

COMPAGNIE D'ASSURANCE MUTUELLE . . . CONTRE LE FEU DE LA CITE DE MONTREAL

FONDEE EN 1859

9, COTE ST-LAMBERT

Cette compagnie d'assurance, appréciant les sacrifices que la ville de St-Jérôme s'est imposés pour se protéger contre le feu, la classe dans le tarif D moins 20 0/0, c'est-à-dire de 25 à 35 0/0 plus bas que les taux ordinaires des autres compagnies. Placez donc vos risques sur meubles et bâtisses dans la Mutuelle de Montréal. Placez-les dans son département à système ordinaire d'assurances à taux fixe, sans mutualité, sans billet de dépôt, sans aucune responsabilité de la part de l'assuré. Vous économiserez considérablement, votre argent restera dans le pays et vous développerez une bienfaisante institution pour la province. Indépendante de toutes les compagnies d'assurances, elle fixe elle-même ses taux qui défient toute compétition. N'assure pas les stocks de marchandises, ni les moulins et manufactures. Un soin tout particulier sera pris de la régularité de vos polices, de leur renouvellement à échéance, du règlement de vos sinistres.

J. B. Laflour,
Secrétaire, Montréal.

Alf. A. Laviolette,
Agent à Saint-Jérôme.

8-8-01-1A.

Armand Doin

38 Années
.. d'Expérience ..

?
Avez-vous de la Fourrure endommagée ???
?

UN CASQUE,
UN CAPOT,
UN MANCHON,
DES GANTS,
Une Colletette,
Etc., Etc.,

Déchirés, usés près des poches, mités, etc., envoyez-les chez moi et je vous les remettrai à neuf à très bon marché.

ARMAND DOIN
1584 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL
VIS-A-VIS LE PALAIS DE JUSTICE

DONAT GODON
MAGASIN GENERAL
STE-AGATHE-DES-MONTS
Marchandises sèches et Epiceries. Assortiment d'INDIENNES, d'ETOFES A ROBES de tous prix et de tous genres. SUCRES, CASSONADES de toutes les qualités. Nos prix ne craignent aucune concurrence.
Escompte pour du Comptant
5-9-01-1A

FERRONNERIE

Jos. Morin
STE-AGATHE-DES-MONTS
(Ancien magasin Chalifoux)
M. Jos. Morin, déjà avantageusement connu du public, vient d'ouvrir un magasin de Ferronnerie à Ste-Agathe. SPECIALITE : Fournitures pour forgerons et entrepreneurs.
Vitres, Huiles, Etc.
Une visite est sollicitée. Venez voir nos prix.
5-9-01-1A

D. LEONARD
NOTAIRE
Sainte-Monique, - Co. Deux-Montagnes.

CHOSSES DE LA SEMAINE

CANADA

Enfin, on le sait, *Le Soleil* nous l'apprend, il n'y aura pas de 3ième contingent envoyé à la rescousse des armes anglaises, au Sud-Africain. Laurier est bien décidé, cette fois, et le *Globe* aura beau dire et beau faire, la décision est finale, péremptoire.

Nous en sommes fort heureux pour tout le monde : pour ceux qui voulaient aller se battre là-bas, ce qui, en définitive, n'est plus tenu pour une partie de plaisir, et pour ceux qui ont de bonnes raisons de ne pas payer pour une guerre qu'ils n'aiment pas. Chacun peut donc se féliciter de cette décision. Pourvu qu'on n'y revienne pas, comme la première fois !

**

L'huissier de la verge noire, M. Hatt, gentilhomme dans la force du mot, vient de mourir à Québec, le siège de ses fonctions. Il était le petit-fils du héros de Chateauguay et le fidèle employé des Chambres qu'il était chargé d'ouvrir et de fermer une fois l'an, humblement.

Il s'acquitta de ses modestes devoirs avec autant de conscience qu'en mit de Salaberry à battre les Américains aux Thermopyles canadiens.

Il sera difficile à remplacer et vraiment devrait-on le remplacer quand le parti au pouvoir s'est tant moqué de sa baguette et de ses saluts ?

**

L'événement capital de la semaine a été la convention des fabricants du Canada, tenue à Montréal.

Il y avait bien là de quatre à cinq cents industriels représentant un capital d'au moins \$200,000,000 et des milliers de travailleurs, la quintessence, disons-le, du travail qui a réussi à se faire capital et du capital qui préside à l'emploi, à la vie du travailleur et de sa famille.

Or ce capital organisé, ce travail représentant la masse des populations urbaines, ont discuté ensemble l'état des affaires de l'industrie nationale. Ils ne l'ont pas trouvée satisfaisante ; ils l'ont trouvée sacrifiée par les concessions accordées sans motifs et sans retour aux fabricants de l'Angleterre ; ils l'ont trouvée menacée par la concurrence toujours grandissante, irrépressible de la grande productrice qu'est la voisine américaine. Et ils l'ont dit aux gouvernants après s'être formés en comité de protection plus active, presque de salut public.

Cet événement est grave pour le gouvernement qu'on dirait aveuglé par une prospérité qui ne lui est pas due, qui n'est pas due à sa politique fiscale mais aux années d'abondance que nous avons, ici, et de grande détresse que produit — en Angleterre —, la guerre sud-africaine.

Sir Wilfrid va-t-il se rendre aux avertissements qu'il reçoit ? M. Tarte va-t-il le convaincre de son erreur et lui faire rebrousser chemin, tournant le dos à l'Angleterre manufacturière, à laquelle nous ne devons rien, et l'épée contre frère Jonathan qui frappe d'estoc et de taille à la face du Canada ?

Nous parlons, ailleurs, de l'attitude respective de nos ministres sur la situation que dénonce l'industrie, nous n'y reviendrons pas.

Il suffit d'ajouter que l'association de ces fabricants, implore le rappel du tarif de préférence accordé aux fabricants en lainages, d'Angleterre, demande de meilleures voies de communications, l'établissement de relations commerciales plus intimes avec l'Australie et, enfin, la no-

mination de consuls canadiens pour représenter nos intérêts dans les principales villes du monde.

C'est une demande nouvelle que les amis du *statu quo* trouvent hardie et que nous approuvons de tout cœur parce que c'est un pas dans la voie de l'indépendance politique, virtuellement absolue, que nous désirons de tous nos vœux.

Et ce ne sont pas ces esprits étroits, ces Canadiens français d'un loyalisme douteux ! qui sont à la tête du mouvement d'émancipation commerciale. Non. Ce sont de francs Anglo-Canadiens, *british* jusqu'aux entrailles, qui veulent protester contre la politique de Chamberlain et lui faire comprendre que la première des loyautés de colonies grandes comme des empires, c'est celle qu'elles se doivent à elles-mêmes.

ETATS-UNIS

Le Président Roosevelt qui est un homme à poigne et un réformateur décidé, a fait connaître une partie de son prochain message présidentiel. Depuis longtemps opposé à la toute puissance et à la tyrannie des *Trusts* — monopoles industriels surtout — il veut par une législation vigoureuse leur imposer une réglementation qui offrira des garanties sérieuses au public.

Il exigera surtout la publicité des renseignements sur la valeur intrinsèque des stocks auxquels le public est invité à souscrire. En sorte que tout acheteur de parts ou d'actions de ces grandes compagnies saura exactement ce qu'il achète.

Il veut aussi mettre fin au système d'*arrosage* des stocks qui a causé tant de désastres dans le monde de la finance américaine.

Quelqu'un qui lisait ce beau projet du Président américain, nous a appris que c'était aussi l'intention de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, de suggérer une législation toute pareille pour empêcher son Procureur-Général et une partie de ses ministres, d'autoriser semblables arrosages de stock. Il voudrait aussi que l'on fit connaître au public, par une tenue de livres, vigilement contrôlée, à qui appartiennent réellement certains stocks qu'on offre au public, au pair, après les avoir arrosés du tiers et sans qu'on puisse indiquer au juste ce qu'ils rapportent aujourd'hui *bona fide*, par leurs seules capacités de rendement utile.

Cette législation sera accueillie avec enthousiasme par tous les députés, ministres, échevins de Montréal, qui sont porteurs d'actions du Montreal Light & Power Co.

EUROPE

La France vient d'avoir raison sur toute la ligne de l'Empire ottoman. La Porte, a compris, un peu tard, qu'elle ne pouvait résister à la puissante armée de la République française et absolument prise entre la Russie qui la guette du côté de la Crimée et la France qui peut, en un crac, jeter la griffe sur toutes ses possessions méditerranéennes, elle s'est rendu aux revendications de cette dernière.

Dès mardi le drapeau tricolore flottait sur l'hôtel de l'Ambassade française à Constantinople. M. Pabst le chargé d'affaires du Ministère des affaires étrangères, en l'absence de l'ambassadeur M. Constans, a très adroitement rempli ses fonctions d'intermédiaire et on ne fait que vanter son tact et sa modération.

La France vient de remporter un point qui la réhausse dans l'estime des nations.

Pendant qu'elle est en veine elle devrait bien obtenir satisfaction pour les chrétiens de l'Arménie et de l'Orient

turc en général. Elle est libre dans ses mouvements, et ce n'est toujours pas l'Angleterre, tremblante pour l'Egypte qu'elle détiend sans titre et pour les colonies du Sud-Africain qu'elle ne peut venir à bout de soumettre, qui pourrait lui barrer le chemin et entraver la marche de ses armées libératrices de nations chrétiennes. Quel rôle il y a à jouer contre l'Homme Malade qui ne saurait payer trop cher les atrocités commises contre les disciples du Christ ? Et il semblerait que ce rôle soit réservé à la France, si peu chrétienne dans son gouvernement. On dirait qu'il n'est pas possible à certaines nations d'élite, comme à certains individus, élus de Dieu, de fausser leur vocation et de manquer, malgré l'énormité de leur fautes, aux desseins de la Providence.

**

Un officier allemand vient d'écrire une brochure sur la facilité d'une conquête de l'Angleterre par n'importe quelle armée continentale de 100,000 hommes tout au plus.

Il est bien certain que si une puissance de premier ordre comme la Russie, l'Allemagne ou la France voulait répéter l'expérience de Guillaume le Conquérant, les circonstances actuelles faciliteraient singulièrement sa tâche. L'Angleterre est tout simplement sans défense, à l'heure présente ; plus que cela une partie d'elle-même, l'Irlande ne demanderait que des armes pour se soulever et prêter main-forte à l'ennemi. Il est grand temps qu'elle fasse sa paix avec les Boers et qu'elle rappelle au plus tôt les 200,000 hommes qui sont à fondre sous le soleil africain, pour rappeler l'expression de M. Leroy Beaulieu, prédisant, il y a deux ans, ce qui s'est passé dans le Sud-Africain.

**

De fait, tout semble indiquer l'existence de négociations sérieuses pour arriver à une paix que Edouard VII désire ardemment pour, au moins, l'époque de son couronnement. Quant à dompter l'obstination des patriotes boers qui luttent pour la liberté de leur pays, non pour l'or, ni même pour leur vie, il n'y faut pas songer. On se rabattrait, bien forcément alors, sur des moyens de conciliation plus pratiques qui aboutiraient à concéder l'autonomie aux Boers des deux Républiques avec l'amnistie aux révoltés du Cap, mais à la condition que les Anglais conservent en toute propriété, Johannesburg et toute la région aurifère.

Chaque belligérant gagne, dans ce cas, ce qu'il convoitait : les Boers leur autonomie complète, les Anglais le pays de l'or avec en plus une raclée dont ils parleront le moins possible. Tout est bien qui finit bien.

Ce qui nous ferait croire à cet arrangement ce sont les derniers discours de Chamberlain et de Salisbury, criant à tous les échos de l'univers, qu'il n'y a pas d'entente possible avec les Boers et que la valeur british est bien décidée à avoir raison de toutes les résistances boeres, par les camps d'emprisonnement et d'assassinats, appelés camps de concentration, par la fusillade des combattants pris les armes à la main et la déportation de la population non armée enlevée aux champs de culture et à la garde des troupeaux.

Non, MM. Salisbury et lord Kitchener ne feront pas cela. Ils savent que ce serait inutile et dangereux. Ils vont rechercher une paix honorable et mettre fin à un état de choses qui se prolonge déjà depuis trop longtemps pour l'honneur et le crédit de l'Angleterre.

Catarrhe guéri avec l'Alcaline.

Saint-Jovite

Je revois cette paroisse après une année. Elle continue sa marche progressive. Ses cellines, ses montagnes avoisinantes se déboisent. Les souches, reliques fumées d'un autre siècle, disparaissent des champs. Ce qui frappe surtout les regards du voyageur, c'est son coquet village, aux larges rues et aux coquettes maisons. Au-delà d'une dizaine de maisons ont surgi. Bientôt les deux villages seront dans de tendres embrassements.

Un superbe hôtel de ville construit par l'habile entrepreneur Gosselin fait l'admiration de ceux qui, habitant de vieux villages, n'ont pour abriter leurs conseillers municipaux ou tout autre assemblée que de vieilles masures au style rococo. Le premier étage est consacré à une école de garçons, trop nombreux pour trouver place au couvent des Sœurs de la Sagesse.

On espère que des Frères instituteurs viendront élever ces hommes en miniature. Les commissaires d'école prennent cependant les choses avec un grand sang-froid ; ils méditent, pèsent les raisons, examinent scrupuleusement, minutieusement le bien probable qu'une communauté d'hommes procurerait à la population. Si Boileau vivait sur les rives enchantées de la rivière au Diable, il dirait avec raison :

“ Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les moines enseignants arrivent
[lentement.] ”

Au point de vue religieux, Saint-Jovite est catholique. Les quelques familles suisses établies sur ses limites semblent plus appartenir à sa fille faustine. Il ne faut pas ignorer que cette paroisse est la mère de quatre enfants qui ont tous bonne envie de vivre.

Comme la politique est au moins sœur de père de la Religion, Saint-Jovite a donné une assez forte majorité aux deux candidats conservateurs. La foi qui éclaire la raison selon l'enseignement de l'Église leur a dit qu'il fallait peser aux poids du sanctuaire la valeur intrinsèque entre la franchise et la blague, entre le nectar et l'absinthe.

Qu'il me soit permis de donner quelques nouvelles courantes. Mon ami Patenaude, le forgeron, est marié depuis deux semaines. Monsieur François Lacasse, un des premiers colons, enterrait son veuvage et il est parti pour Sainte-Agathe passer ses vieux jours avec une veuve de par là. Son plus jeune fils n'a pas laissé rouiller la légendaire pelle, car huit jours après il enterrait sa vie de garçon et il habite avec une épouse aimable, née Vannier, la maison paternelle.

L'implacable mort cependant a tranché le fil des jours de madame Alphonse Gauthier (Victoria Clavelle) ; elle était enterrée le six courant. On meurt dans cet endroit enchanteur : l'air pur, une jeunesse pleine d'espoir n'y peuvent rien.

Si l'on sort du village pour diriger ses pas vers cette montagne Tremblante dont la cime guerrière ou insulte les nuages et pluvieux, là c'est la forêt primitive. Ses pieds sont inondés par un lac de dix milles de longueur tacheté d'îlots féériques se mirant dans une onde cristalline. Les poissons y abondent. Les oies et les canards sauvages fendent la surface des eaux comme de minimes esquifs. Voici deux chevreuils qui nagent d'une rive à l'autre en deux minutes. Je longe ces rives chevelues ; mon fidèle et brave chien va plus vite que moi ; mais il me revient haletant tremblant de peur me racontant dans son langage expressif qu'il ne veut pas accepter un duel avec

le roi des bois à l'osseux panache et au sabot fendant. Les perdrix voltigent et se perchent ; les renards se cachent dans leurs tanières à l'entrée sinuose ; les lièvres nous regardent un instant et puis disparaissent. Mais, qui le croirais ? il y a dans ce quasi-paradis terrestre de ces petites bêtes noires qui embaument et chatouillent les nez les plus délabrés. C'est une odeur inverse de celle de l'eau de Cologne. Nos bons travailleurs des chantiers Major, Graham et Lalonde se demandent si nos galantes dames ne préféreraient pas ce parfum si primitif, si naturel pour embaumer leurs toilettes d'opéra et leur costume de danse ? Je leur répondis que ce serait un essai bien hasardé, car depuis la découverte du Canada tout le monde repète le refrain :

" De la bête puante, Ste-Nitouche délivrez-nous. "

J'oubliais de dire que le signe de christianité qui dominait du haut de son solide rocher, cette plaine fertile a été renversée par un ouragan en août dernier. Elle avait été élevée sous l'inspiration du père Amable Dufour dont la première maison fut une charrette renversée.

On s'est remis à l'œuvre : bientôt une autre croix de soixante-dix pieds remplacera sa sœur aînée et de ses bras étendus, et de son ombre bienfaisante protégera ces braves mortels du fléau de l'hérésie et de la peste du libéralisme.

UN BUCHEUR.

Une cure à l'ADIPSONE (extrait Liqueur Concentré) enlève pour toujours le désir de prendre des liqueurs enivrantes. Cure complète, à prix raisonnable. Voir J. P. Coulée & Cie, 1345 rue Ontario, coin St-André.

Où va notre argent !

Il y a quelque temps, les commissaires d'écoles pour la paroisse de St-Jérôme, demandaient des soumissions pour l'érection d'une nouvelle école dans le Cordon, et la semaine dernière, ces mêmes commissaires s'assemblaient de nouveau pour ouvrir les soumissions demandées.

Jusqu'ici, rien à reprendre : la dépense est nécessaire, chaque contribuable est consentant de mettre la main au gousset pour en payer les frais raisonnablement encourus, et la Commission Scolaire a le droit d'ouvrir les soumissions et d'accorder le contrat le plus avantageusement possible, pour les contribuables, bien entendu.

Mais ne voilà-t-il pas que M. Godfroid Lalonde, du haut de sa dignité de président, décrète,—que diable on n'est pas président pour rien,—décide de siéger à huis-clos.

Pourquoi ces cachettes, Monsieur le président, lorsqu'il s'agit de dépenser les deniers publics ? Les contribuables qui n'y voient pas encore bien clair attendent vos explications et LA NATION vous ouvre ses colonnes.

Plusieurs soumissionnaires attendaient à la porte d'une petite saie privée pendant que la Commission décidait à huis-clos, puisque le président en avait décidé ainsi, d'accorder le contrat pour \$1,040. à M. Ferdinand Filion, refusant par là même, entre autres, la soumission de MM. Pepin et Fils qui n'était que de \$800. avec l'offre d'une caution acceptable.

Pourquoi, Monsieur le président, payer \$240.00 de plus à M. Filion que n'exigeaient MM. Pepin & fils pour faire le même ouvrage ? Le public contribuable qui a droit de savoir vous demande des explications et les colonnes de LA NATION sont encore à votre disposition pour expliquer le mystère.

N'arguez pas, monsieur le président,

que vous ne connaissez pas MM. Pepin & Fils comme vous l'avez fait dans le cours de cette fameuse séance. Chaque fois que vous êtes passé sur le pont de fer depuis six mois, vous les avez vus à l'ouvrage chez M. Maillé ; d'ailleurs ces entrepreneurs étaient représentés à la porte de votre chambre de délibération et vous n'aviez qu'à l'ouvrir pour avoir toutes les informations désirées.

D'ailleurs aussi, lorsqu'il s'agit d'une économie de trente pour cent, vous n'avez pas le droit, monsieur Lalonde, tout président que vous soyez, même maire aussi pour l'honneur de la paroisse, d'ignorer que la raison sociale "Pepin & Fils" est dûment entrée au bureau d'enregistrement depuis longtemps. Une économie possible de \$240.00 vous faisait un devoir de vous assurer si la caution offerte assure des garanties suffisantes et si les entrepreneurs qui ont construit la belle résidence de M. Maillé à la tête du pont en fer sont capables de construire la maison d'école du Cordon.

Il ne faut pas oublier, monsieur le président, qu'on n'est pas président des commissaires ni même maire de la paroisse à seul fin de présider dignement, les deux mains dans ses poches de pantalons, aux assemblées des élus du peuple ; mais qu'il faut aussi veiller à ses intérêts.

C'est bien le moins que le public cotisable ait le droit d'attendre de vous une économie de \$240. lorsqu'elle est possible et que vous ne donnez pas à vos institutrices le salaire d'une cuisinière ; de vous surtout, monsieur le président, qui posez sans cesse au "ménagement" jusqu'au point de "ménager" — lisez : refuser,—une récompense d'assiduité aux enfants sous prétexte que tous ne résident pas à proximité de la maison d'école. Est-ce assez cocasse pour monsieur le président que nous avons l'honneur d'avoir comme maire de la paroisse ? Oui, c'est bien le moins que nous ayons droit d'attendre de vous, Monsieur le maire, qui "ménagez" jusqu'au point de "ménager" le coût d'un abri de dix piastres pour protéger la machine à chemin qui rouille à tous les temps sur le terrain des courses, sous prétexte, je suppose, que vous n'en avez pas besoin parce qu'elle ne peut pas aplanir les chemins de montagne du haut de la Rivière du Nord.

En nous donnant, monsieur Lalonde, ces explications que nous demandons bien respectueusement à monsieur le président, il serait peut-être utile d'ajouter qu'en accordant ce contrat à M. Filion vous n'avez assurément pas voulu le récompenser des services rendus comme conseiller de la ville de St-Jérôme, vu que le contrat de réparations au bureau de poste obtenu sans soumissions et largement payé paraît-il, est bien suffisant pour satisfaire même le plus exigeant des conseillers de ville.

JEAN DUSAULT.

A Saint-Jérôme

—Les Quarante-Heures se sont terminées samedi dernier.

Un très grand nombre de fidèles en ont suivi les exercices avec une piété vraiment touchante.

Nos dévoués pasteurs ont été aidés durant ce temps de pénitence par plusieurs de leurs confrères des paroisses des alentours.

—Le "Cercle d'amusements" vient de louer la vaste maison de M. W. B. Nantel, coin des rues Labelle et Ste-Virginie, occupée autrefois par M. J. E. Poitras. Le nouveau cercle a fait meubler ce logement et les jeunes gens, à l'avenir, auront de très jolies salles, où ils pourront aller lire et s'amuser.

—Samedi dernier, les employés de la

fabrique de Papier Rolland ont donné leur troisième fête annuelle aux huitres, dans la nouvelle aile de la fabrique qui vient d'être terminée.

Parmi les invités de Montréal, nous avons remarqué :

MM. Léon et Emile Rolland, Houle, gérant de la Cie d'Imprimerie Moderne, Bédard et Dupuis, de la librairie J. B. Rolland & fils, Montpetit, de la maison Henry Morgan & Co, Noé Beaudry, de la maison S. Greenshields, Sons & Co., et autres. De St-Jérôme : MM. S. J. B. Rolland, Henri et Jean Rolland, Emmanuel Berty, J. B. Méthé, Victor Fortier, Adrien Monette, Anselme Guénette, Giroux, Poitras, Emile Gauthier, R. Deschambault, Edouard Gibault, Théberge, et un grand nombre d'autres, dont les noms nous échappent.

Il y avait près de deux cent personnes présentes.

La plus franche gaieté n'a cessé de régner de toute la soirée, qui s'est prolongée jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Les mollusques ont été déclarés excellents et la soupe délicieuse.

Les décorations de la salle étaient très jolies et les inscriptions, quoique originales étaient appropriées à la circonstance.

VIN ST-LOUIS

—Ce vin qui est fabriqué de raisins secs, est très agréable au goût et d'une bonne qualité. M. C. E. Laflamme doit recevoir son approvisionnement d'hiver ces jours-ci. Il le vendra à 40 cts le gallon ou 10 cts la pinte.

Essayez-le et vous jugerez de sa valeur.

—Nous avons maintenant de très bons chemins d'hiver. Mercredi et jeudi, il est tombé une couche de neige de près de quatre pouces d'épaisseur. Les enfants sont dans la jubilation et nos concitoyens ne sont pas fâchés, non plus, de voir arriver la neige, car le bois de chauffage, qui coûtait très cher, va enfin diminuer en valeur, les chemins d'hivers en facilitant le charroyage.

—Nous sommes informé que la scarlatine sévit actuellement aux Mille-Isles.

Les autorités seraient décidées, paraît-il, à faire fermer les écoles immédiatement.

Ici, nous n'avons pas de maladies contagieuses. En cela, nous sommes plus heureux que la plupart de nos voisins qui ont été assez éprouvés sous ce rapport.

—Le conseil-de-ville n'a pas siégé depuis près d'un mois.

On se demande si nos édiles n'auraient pas l'intention d'imiter notre Chambre de Commerce qui semble tenir mordicus à marcher comme les écrevisses.

Espérons que l'espèce de torpeur qui s'est emparée de nos hommes d'affaires ne durera que peu, pour le plus grand bien de notre belle petite ville.

Nos conseillers de progrès devraient faire un effort, aux prochaines élections municipales, pour jeter par-dessus bord tous les éteignoirs qui ne veulent pas suivre la bonne voie. Ils auront avec eux tous les citoyens véritablement soucieux de l'avenir de St-Jérôme.

—M. Pierre Simard est actuellement à faire signer une requête priant les propriétaires de la Caisse d'Economie des Cantons du Nord de continuer leurs opérations de banque comme par le passé, dans notre ville.

Cette requête se couvre rapidement de nombreuses signatures, parmi lesquelles nous avons remarqué celles de nos principaux concitoyens.

Espérons que notre Caisse locale, malgré la concurrence, ne voudra pas priver nos hommes d'affaires de son concours puissant.

—On a vendu, mercredi, l'entretien de la montée du cimetière qui va jusqu'à la Rivière à Gagnon pour la somme de cent dollars à M. Adolphe Labelle. M. Labelle devra entretenir une voie double durant tout l'hiver.

—Les Forestiers Catholiques donneront leur fête aux huitres annuelle, à leurs salles, jeudi prochain, le 28 novembre courant.

Les billets s'enlèvent rapidement.

—Les employés de la Boston Rubber

COLONNE PHARMACIE FOURNIER

POUR LES FETES!



ARRIVÉRONT PROCHAINEMENT : CADEAUX des plus Riches et des plus Variés.

A LA

PHARMACIE FOURNIER

ST-JEROME, P. Q.

Co. auront leur patinoir privé cette année. Il sera situé en face de la fabrique.

A l'hôtel Beaulieu, cette semaine :
MM. W. Bisset, Jos. Fabias, C. A. Harris, Miss. Nelkingsor, Desmarteau, T. C. Archambault, J. A. Collet, T. Landry, Sir William Hingston, Hon. G. A. Nantel, Montréal : T. W. Villas, A. E. Ross, Cowansville : N. Melville, Boston : C. A. Connor, Ottawa : Alex. Mongeon, Ste-Agathe : Alb. Lalonde, E. Baulsne, C. Marier, O. Thibert, J. B. Lamoureux, P. St-Jean, A. Thibert, A. Lamoureux, Original : E. R. Burt, Toronto : H. O. Way, J. H. Sargent, Rawdon : Odilon Godin, St-Florent : Z. Bissonnette, Hawkesbury : J. D. Leduc, Ste-Scholastique : J. B. Marshall, Abbotford :

A Sainte-Thérèse

(De notre correspondant.)

—La quarantaine bat son plein. On pense qu'elle sera levée bientôt dans nos communautés.

—M. Olindo Gratton expédiait vendredi dernier, à l'adresse du Rév. M. Bonin de la Pointe St-Charles, la statue du grand archevêque de Milan. L'œuvre de M. Gratton qui n'est pas débutant dans l'art de la sculpture est empreinte d'un classique admirablement traduit par l'auteur. Les éloges des autres journaux à son adresse lui sont bien mérités.

—M. Eusèbe Paquet, autrefois conseiller municipal, a donné sa démission pour de valables raisons. M. Jos Gascon a pris son siège.

—Le chemin nouvellement empierré, n'a pas été accepté dans toutes les parties du village, mais il ne reste encore que peu de chose à faire. L'an prochain nous aurons des chemins superbes dans toute la localité.

A Saint-Benoit

(De notre correspondant.)

—St-Benoit vient de perdre une de ses nobles et braves citoyennes, dans la personne de Mme Damase Pilon, née Adeline Lalonde.

Rien ne faisait présager une fin si prompte. Vendredi, fête de la Toussaint, elle se rendait à l'église, communiait, assistait dans l'après-midi aux Vêpres des Morts, et le lendemain soir, elle était du nombre de ceux qu'elle était venue prier la veille.

Elle laisse pour la pleurer, un époux inconsolable, deux filles et cinq fils dont un, David, est à faire ses études théologiques au Grand Séminaire de Montréal.

Ses funérailles ont eu lieu mardi dernier au milieu d'un grand concours de parents et d'amis.

Le service fut chanté par M. F. Corbeil, curé.

Requiescat in pace.

—Nous regrettons d'apprendre que notre ami, M. Patrick Taillefer est indisposé assez gravement depuis quelques jours. Espérons cependant, qu'avec tous les bons soins qui lui sont prodigués, il reviendra bien vite à la santé.

—Mlle Cécile Dalbec, de St-Eustache, est en promenade chez M. et Mme. Jos. Girouard.

—M. et Mme Lachaine, de Ste-Adèle, étaient les hôtes du docteur J. A. Mignault, dimanche dernier.

PROVINCE DE QUÉBEC }
Municipalité Scolaire de la }
paroisse de St-Hippolyte } **Avis Public**

Soumissions demandées

La Municipalité Scolaire de la paroisse de St-Hippolyte, dans le comté de Terrebonne, recevra des soumissions cachetées pour la construction d'une école et de ses dépendances, dans le cinquième Rang, jusqu'à une heure de l'après-midi, JUDI, LE VINGT-HUIT NOVEMBRE PROCHAIN 1901. Chaque soumissionnaire devra présenter caution approuvée par MM. les commissaires, au cas où la soumission serait acceptée pour garantir jusqu'à l'accomplissement parfait de l'ouvrage, les dommages, frais et intérêts dans le cas où le contrat ne serait pas rempli. Les plan et devis pourront être examinés au Bureau du soussigné.

La dite Municipalité ne s'engage pas d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

St-Hippolyte, 12 novembre 1901.

JOSEPH RENAUD fils,

Secrétaire-Trésorier de la dite Municipalité.

UNE EXPERIENCE PEDAGOGIQUE

J'ai reçu, il y a quelque temps, la visite d'un jeune Anglais qui m'a d'abord beaucoup étonné, puis beaucoup intéressé, et qui, finalement, m'a tout à fait séduit. J'ai dit assez de mal des Anglais, depuis deux ans, à cette même place, pour qu'il me soit permis de dire quelque bien de celui-ci sans être soupçonné de complaisance. Vous allez voir si cet Anglais-là ressemble à ses compatriotes.

Mon premier étonnement a été de l'entendre manier notre langue avec une aisance parfaite. Le second, de rencontrer un étranger qui non seulement aime la France, mais qui veut dévouer sa vie à l'un des plus grands et des plus chers intérêts de notre pays. Le troisième, de découvrir chez un tout jeune homme qui entre à peine dans l'âge des ambitions et des plaisirs, je ne dirai pas le goût de l'enseignement (ce qui pourrait fort bien se concilier avec la vanité et l'intérêt personnel,) mais la passion de l'éducation, c'est-à-dire d'un métier qui — envisagé comme il l'envisage lui-même — exige un renoncement absolu, un dévouement de toutes les heures.

Et, à ce propos, quel admirable phénomène que le réapparition de l'esprit de sacrifice, à cette heure avancée de la civilisation où nous sommes et parmi ceux-là mêmes que leur situation convie à jouir largement de l'existence ? J'ai appartenu à une génération égoïste et positive (à laquelle son positivisme et son égoïsme n'ont guère réussi, d'ailleurs !), mais je m'arrête avec respect devant ces jeunes hommes qui poursuivent un idéal plus haut que le nôtre. Qu'ils se dévouent à la science, aux souffrances humaines, au peuple ou aux enfants, il n'importe : l'essentiel, pour eux, est de se dévouer. Quand on voit, quand on entend un de ces jeunes hommes, on est presque honteux d'avoir borné son activité à bâtir un foyer paisible, à assurer le bonheur de quelques êtres chers, à conquérir l'indépendance et la paix !...

Donc, j'avais devant moi un apôtre, mais un apôtre doux, modeste, charmant, sans violence, sans fanatisme, sans aucune de ces façons tranchantes, inspirées, autoritaires, qui gâtent, généralement, l'apôtre.

M. Arthur Scott — c'est le nom de mon ami, car les sentiments que j'ai pour lui ne me permettent pas de le désigner autrement — a été pendant deux ans le collaborateur de M. Camille Demolins à l'École des Roches. Tout le monde connaît le nom de cet énergique et hardi pionnier de la pédagogie, doublé d'un écrivain de talent. Dans son livre *A quoi tient la supériorité des races anglo-saxonnes*, je ne trouve guère à blâmer que le titre. Mais ce titre-réclame, ce titre-pétard était peut-être nécessaire pour faire retourner les badands. Quand j'ai demandé à M. Scott s'il croyait à la supériorité des Anglo-Saxons, il a souri, et je n'ai eu aucune difficulté à lui faire avouer que la pédagogie anglaise n'existait pas. C'est même là son grand mérite, et c'est ce qui la rend efficace. Vous croyez que je plaisante : j'en suis loin. Je suis non pas "presque sérieux", comme disait un jour l'agréable M. Jules Lemaitre, mais tout à fait sérieux. Au dix-septième siècle, nous avions l'habitude de tailler les charmilles ; nous alignions des arbres comme des soldats ; nous donnions aux pelouses et aux bassins des formes géométriques : nous imposions la ligne droite à la Nature qui l'a en horreur. Les Anglais, au contraire, dans leurs jardins, laissaient la Vie croître comme bon lui semblait et s'essayer à toutes les attitudes. Vers la fin du dix-huitième siècle, nous nous sommes aperçus que les Anglais étaient de plus grands jardiniers que nous, mais nous commençons seulement à nous apercevoir qu'ils sont de meilleurs éducateurs. En pédagogie, nous en sommes encore à Lenôtre et à ses charmilles. Nous taillons les esprits et nous rognons les caractères comme Antoine — un Antoine bien différent au nôtre — taillait et rognait "l'if et le chèvrefeuille" dans le jardin de Boileau. Les Anglais permettent à l'homme de pousser comme une plante de haut vent ; ils donnent ses coudées franches à la personnalité humaine. Est-ce parce qu'ils sont supérieurs ? Nullement. Montesquieu disait du gouvernement représentatif :

HON. G. A. NANTEL, C.R.
J. A. BEAULIEU, L.L.B.

Tel. Main 3280

HOTEL BEAULIEU

Nantel & Beaulieu
AVOCATS

Bureau à Saint-Jérôme : Bloc Parent.
Bureau à Montréal : Édifice La Presse, 18-7-01-1A.

LS. BEAULIEU PROP.
PRES DE LA GARE
SAINT-JEROME, P. Q.

JOS. LACHAPELLE
CONSTRUCTEUR D'AQUEDUCS
ST-JEROME, P. Q.

M. LACHAPELLE, qui a construit un grand nombre d'aqueducs dans la province, et notamment celui de Saint-Jérôme, qui donne entière satisfaction au public de la ville, est prêt à fournir

DES SOUMISSIONS

pour la construction d'aqueducs en fer ou en bois, pour canaux d'égouts, etc.

M. LACHAPELLE s'occupe aussi de la construction des ponts.

A VENDRE

Une machine complète pour percer les tuyaux en bois. Il y a NEUF TARIÈRES de la grosseur d'un pouce et demi jusqu'à cinq pouces. Cette machine est en vente à très bon marché.

S'adresser immédiatement à

JOS. LACHAPELLE,

ST-JEROME, Co. DE TERREBONNE, P. Q.

18-7-01-1A.

Bureau de Poste, B. 114.

ETABLIS EN 1880.

Téléphone Bell No 54.

Chs. Elie Laflamme
MARCHAND, Gros et Détail

Vins, Liqueurs, Provisions, Farines, Grains, Foin, Ferronnerie, Peinture, Vitrerie, Vaisselle, Etc.

SAINT-JEROME, P. Q.

SUCCURSALE à l'ANNONCIATION, P. Q.

ALDERIC LABELLE, GERANT.

18-7-01-3m.

MONETTE & VEZINA
Manufacturiers et Entrepreneurs-Constructeurs
ST-JEROME, P. Q.

CLOS DE BOIS GÉNÉRAL

Bardeaux, Lattes, Pin, Pruche, Epinette, Bois blanc, Bois franc, Bois de charpente de toutes dimensions, Bois préparé, Jalousies, Portes, Chassis, Moulures, Tournages, Découpages, Etc., Etc.

PRIX SPÉCIAUX POUR LE COMMERCE DE GROS

Sets de Chambre de \$8 à \$75, Sets de Salon de \$15 à \$100, Sets de Salle à Diner de \$15 à \$75, assortiment complet de meubles de fantaisie, Voitures d'enfants, d'hiver et d'été, Poles de luxe pour rideaux, Cadres et Gravures de tous genres.

Grand assortiment de meubles de toutes les qualités et de tous les prix. Magasin, rue Labelle, près de E. Gibault, ouvert tous les jours jusqu'à 9 heures du soir.

Toutes commandes envoyées au magasin ou à la manufacture seront exécutées immédiatement et à des prix très bas.

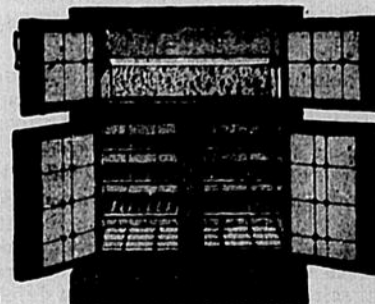
Toutes espèces de bois seront achetées par Monette & Vézina. MM. MONETTE & VEZINA entreprennent la construction de toutes sortes de bâtisses à des prix très bas.

18-7-01-1A.

S. G. LAV'OLETTE

Marchand de

Glacières,
Poeles de Cuisine
... et autres,
Coffres-Forts,
Courroies
pour Moulins,
Scies Rondes,
Dynamite,
Etc., Etc.



Ferronneries,
Peintures,
Vernis,
Faïence,
Poterie,
Ferrerie,
Serrurerie,
Ferblanterie,
Etc., Etc.

MOULINS A COUDRE de \$25.00 et \$30.00.

LAMPES ÉLECTRIQUES de qualité supérieure pour 25 cts.

BICYCLETTES RED BIRD, de Brantford, Ont.

S. G. LAVIOLETTE,

COIN DES RUES ST-GEORGES ET STE-ANNE,

ST-JEROME

18-7-01-1A.

— "Ce beau système a été trouvé dans les bois." A mon tour, j'oserai écrire que les Anglais ont trouvé leur pédagogie, ou ce qui leur en tient lieu, par chance, par paresse, par soumission aux suggestions de la nature. Ça donne moins de mal et ça réussit mieux. Pendant que nous nous exténuons à philosopher, à théoriser, à systématiser, ils expérimentent. Que le devoir de l'éducateur ne consiste pas seulement à remplir les intelligences, mais à former les caractères, et que la liberté soit la véritable école des caractères : c'est une double vérité que des hommes éminents ont exprimée chez nous depuis trente ans. Ils l'ont si bien exprimée qu'ils ont fait l'idée encore plus française qu'anglaise. Mais ce que nous disons si bien, nous n'osons pas encore le pratiquer, et il faudrait avoir l'esprit bien fermé par le chauvinisme pour ne pas accueillir ceux qui ont été élevés ailleurs que dans notre serre chaude intellectuelle et qui, pour nous aider à entrer dans la voie des expériences pratiques, nous apportent à la fois leurs reminiscences et leur bonne volonté.

Je viens d'écrire que l'éducation par la liberté était celle qui donnait "le moins de mal". Mais j'ai hâte d'expliquer ce mot et de faire une distinction. Oui, si l'on abandonne l'enfant à lui-même et si on le laisse grandir comme l'arbre dans la forêt, rien n'est plus aisé et il n'y qu'à se croiser les bras. Mais si l'on prétend, au lieu d'emprisonner l'enfant dans un réseau de prohibitions à la fois brutales et compliquées, lui conserver toute l'élasticité de son tempérament naturel, toute l'indépendance de ses mouvements, le diriger sans le comprimer, obtenir de sa raison et de son cœur une libre obéissance aux lois scolaires, faire de lui, par degrés, le gardien et l'exécuteur de ses lois, quel labeur ! quelle difficulté ! que d'obstacles et d'écueils ! J'ai demandé à M. Scott : "Comment parez-vous aux dangers de la liberté ? Par quoi remplacez-vous ce code de prescriptions et de défenses qui réglait chaque geste de l'écolier et présidait à ses moindres actes ? Sur quoi faites-vous reposer la discipline ?"

(A suivre.)

FEUILLETON

16 LES Jetons Mystérieux

PREMIÈRE PARTIE
LA FÉE DES SAULES

IV
(Suite)

Elles sont venues habiter mon établissement, où la pauvre dame est soignée par un des meilleurs médecins de la ville.

Pascal suivait avec beaucoup d'attention le récit de l'hôtelier.

— Ainsi, fit-il, cette dame est veuve ?

— Oui, monsieur, et quoique le docteur la trouve un peu mieux, j'ai dans ma folle idée qu'elle est touchée à fond et qu'elle ne tardera guère à laisser orpheline la petite.

— La jeune fille est si jolie qu'elle ne sera point embarrassée pour se tirer d'affaire, dit Pascal.

— Je le penserais comme vous, si elle n'était si sage, si naïve.

— Bah ! vous croyez ? demanda le jeune homme avec un sourire sceptique.

— Oh ! quant à ce qui est de son honnêteté, j'en mettrais ma main au feu ! C'est une rosière, une vraie rosière. Ah ! je vous garantis qu'il ne ferait pas bon de se frotter à elle !

— Bah ! laissez donc ! C'est justement lorsque les filles sont naïves qu'un gaillard un peu malin et qui sait s'y prendre réussit vite auprès d'elles !

— C'est possible, mais si ça était, ça serait malheureux !

— Du reste, reprit Pascal, elle n'aura point de misère à se trouver un mari, si elle possède quelque fortune, ou seulement quelque aisance.

— Hum ! hum ! fit le patron du *Marin-Pêcheur* avec une grimace significative, ne parlons ni de fortune, ni même d'aisance.

— Quoi la gêne ?

— Oui, mon cher monsieur, la dèche au grand complet, misère et compagnie, pour le quart d'heure du moins.

— Vous en êtes sûr ?

— Pardi ! Point n'était besoin d'avoir inventé le télescope pour s'en apercevoir.

La fille se prive de manger plus souvent qu'à son tour, histoire d'acheter des médicaments à la maman et, quand elle mange, c'est juste de quoi ne pas se laisser mourir de faim ! Tenez ! elle m'a dit devant vous, tout à l'heure, de lui garder un bouillon. Eh bien ! je parierais que ce bouillon et le petit pain, c'est tout ce qu'elle consommera aujourd'hui.

Pascal Saunier eut un étrange sourire aux lèvres.

— Diable ! fit-il, c'est peu !

— Bien sûr que c'est insuffisant, et si la pauvre enfant continuait, elle a beau être forte et solidement bâtie, elle n'en aurait pas pour longtemps.

— Mais cette position est affreuse !

— Affreuse, oui, mon cher monsieur. Aussi j'en suis tout ému.

— Et, à cette position, je ne vois pas d'issue si la maladie se prolongeait, reprit Pascal.

— La maman, ne pouvant plus se faire soigner à ses frais, entrerait à l'hôpital.

— La mère, soit, mais la fille ?

— Elle se mettrait en service. Quand il s'agit de vivre, il n'y a pas de sots métiers.

— J'espère que ces pauvres créatures n'en seront point réduites à cette extrémité.

— Elles en sont bien près, monsieur, et pour mon compte je me garde bien de laisser grossir leur note. C'est leur rendre service. Je sais bien qu'elles attendent de l'argent.

— Ah ! elles attendent.

— Oui, une lettre chargée. Il paraît qu'on leur doit à Genève, mais la lettre n'arrive pas, et j'imagine qu'elles pourraient très bien avoir été volées de la belle façon !

— Volées, comment ?

— Voici : C'est la maman qui m'a raconté ça, un jour que j'étais monté près d'elle pour lui tenir compagnie pendant que sa fille était chez le pharmacien. Son établissement de Genève a été vendu douze mille francs, payés comptant. Elle a confié ses capitaux à un petit banquier genevois, ami de feu son mari, et elle s'est embarquée pour Paris en compagnie de sa fille en apportant seulement l'argent du voyage avec deux ou trois louis en plus. Le banquier, très malin, lui avait persuadé que ce serait dangereux pour deux femmes de voyager avec une forte somme, et qu'une fois à Paris il lui enverrait une lettre de change à toucher chez un de ses confrères. Or, voilà trois fois que la jeune fille écrit pour réclamer des fonds et pas de réponse ! C'est pour ça qu'elle me demandait tout à l'heure si le facteur était venu. Je parierais tout ce qu'on voudrait que le banquier est une fripouille, et qu'il n'enverra pas un radis.

— Mais, il a dû donner un reçu, fit observer Pascal.

— Qui sait ? les femmes n'entendent rien aux affaires, et celle-là ne se défiait point d'un homme qu'elle croyait son ami. Rien d'étonnant à ce qu'elle ne se soit pas mise en règle.

— Oui, cela se pourrait et ce serait bien triste pour elles.

— Je suis de votre avis, mais si c'est comme ça, c'est leur faute. Au temps où nous vivons, le seul moyen de n'être pas trompé c'est de n'avoir confiance en personne.

— Ah ! comme vous avez raison, mon cher hôte ! bien plus raison encore que vous ne le croyez, il y a tant de voleurs à notre époque, et on leur donne la main, sans se douter de rien !

La conversation de l'aubergiste et du voyageur fut interrompue par le retour de Jacques Lagarde. Maître Lureau quitta la table pour aller veiller aux préparatifs du déjeuner.

— Eh bien ? demanda Pascal resté seul avec son ami.

— Eh bien ! mon cher, nous voilà forcés de passer ici au moins cinq ou six jours. Certains actes doivent être enregistrés et ne pouvaient l'être sans avoir été enrichis de ma signature. Bref, nous sommes collés sous bande et nous périrons d'ennui, n'ayant pour toute distraction, si le cœur nous en dit, que la pêche à la ligne dans l'Yonne.

— Nous aurons autre chose à faire, dit Pascal en souriant.

— Ah bah ! Quoi donc !

— Déjeunons d'abord. Après déjeuner nous irons nous promener dans la campagne et je te mettrai au courant. Ces cinq ou six jours que tu t'affliges d'avoir à passer ici seront fructueux pour nous. Je vois l'avenir en rose.

— Tant mieux, et, au fait, je commence à croire que nous pourrions bien avoir la veine, car, au lieu de quinze mille francs sur lesquels je comptais, j'en toucherai vingt mille.

— Bravo ! Positivement l'horizon s'ensoleille. Mais, chut ! voici quelqu'un. Ce quelqu'un était Lureau qui venait dresser le couvert.

— Le déjeuner est-il prêt ? demanda Pascal.

— Il l'est, et vous allez pouvoir vous mettre à table. Quel vin ces messieurs boivent-ils ?

— Du vin de la côte Saint-Jacques et de derrière les fagots, s'il vous plaît.

— Je descends à la cave. Ces messieurs seront contents.

Lureau disparut.

— Avant d'aller nous promener, dit Pascal, j'écrirai à Paris, à ma vieille amie Angèle, pour l'avertir de notre retard. Sans cela elle serait mortellement inquiète ! La pauvre fille m'est si attachée !

L'aubergiste reparut avec des bouteilles. Les deux amis se mirent à table et firent honneur au déjeuner, qui se trouvait fort bon.

En remontant auprès de sa mère, Marthe avait rencontré le docteur dans l'escalier. Toute fière de pouvoir solder la note présentée par lui la veille, elle ne voulut pas le laisser pénétrer auprès de la malade avant de s'être acquittée.

— Monsieur le docteur, lui dit-elle en tirant de sa poche trois pièces d'or et deux pièces blanches, voici le montant de votre note, soixante-six francs.

— Merci, mademoiselle. C'est parfaitement cela, vous ne me devez plus rien. Je me propose maintenant, pour mes visites futures, de me les faire payer chaque fois, cela vous sera très commode. Une note à solder semble lourde, tandis qu'un petit écu, on le donne sans même s'en apercevoir.

Marthe devint pourpre.

— Cette homme a certainement un caillou à la place du cœur ! pensa-elle ! Si je passais un seul jour sans le payer, il ne reviendrait plus, il laisserait mourir ma mère.

— J'espère bien, mademoiselle, que ma demande ne vous formalise pas, dit le médecin en voyant la rougeur et le trouble de la jeune fille.

— Non, monsieur, pas le moins du monde, répondit-elle, puis elle ajouta : Voici trois francs pour la visite d'aujourd'hui. Venez, maintenant, je vous prie.

Et elle conduisit le médecin près de Péline. L'état de celle-ci n'avait pas empiré depuis la veille, mais ne s'était pas non plus amélioré de façon notable. La maladie restait stationnaire. C'était beaucoup déjà. Le mal ne faisant plus de progrès pouvait se combattre, et permettait d'espérer la guérison, mais, à coup sûr, cette guérison se ferait longtemps attendre. Le docteur constata tout cela du premier coup d'œil.

(A suivre)

M. EMILE LAVIGNE est notre agent-général pour MONTREAL. Pour abonnements, annonces, impression de circulaires, cartes d'affaires, etc., s'adresser à son bureau, Edifice La Presse, C. 17 et 19.

AVIS IMPORTANT

Tous les chèques, mandats d'argent, etc., en paiement partiel ou entier de toutes annonces, abonnements ou impressions, doivent être faits payables au pair, à l'ordre de **La Cie d'Imprimerie de St-Jérôme**, et adressés directement à **La Nation, St-Jérôme, Co. Terrebonne, P.Q.**

Tous les manuscrits doivent être adressés directement à Saint-Jérôme et nous parvenir le lundi avant-midi.

ANNONCEZ dans **LA NATION**, c'est le meilleur médium pour atteindre la famille.

Plusieurs milliers de lecteurs dans les comtés de Terrebonne, Argenteuil, Deux-Montagnes, Montcalm.

POURQUOI ?

Ne pas épargner votre argent ? ?

LE COMMERCE DE GROS

— A —

ST-JEROME

M. PIERRE SIMARD, si favorablement connu, comme homme d'affaires, depuis un si grand nombre d'années, vient de compléter ses arrangements pour faire le commerce de

LIQUEURS

M. SIMARD vend les Epicerie et les Liqueurs de toutes les marques aux mêmes prix que les maisons de gros de Montréal.

Les marchands et hôteliers du Nord et de toutes les paroisses de notre district feront une excellente affaire en donnant leurs commandes à la maison PIERRE SIMARD à St-Jérôme. Ils réaliseront un joli bénéfice sur les prix de transport seulement.

A la maison PIERRE SIMARD vous trouverez, outre les épicerie de toutes sortes et les farines de toutes les grandes meuneries du Manitoba et d'Ontario, les vins et liqueurs domestiques et importés directement des pays de production.

La maison PIERRE SIMARD vend le TABAC, les CIGARES et CIGARETTES aux prix des fabricants.

Un voyageur de commerce représentant la maison PIERRE SIMARD est continuellement sur la route. Attendez-le avant de donner vos commandes ou adressez-les directement à la maison. Les commandes sont remplies avec soin et grande promptitude.

PIERRE SIMARD

EPICIER, GROS ET DETAIL
Coin des rues St-Georges et Ste-Anne,
ST-JEROME, P. Q.

18-7-01—1A.

TÉLÉPHONE No. 55

J. E. PARENT

Notaire, Commissaire, Etc.,

ST-JEROME, P. Q.

Argent à prêter, à 5 et 6 p. c. sur Polices d'assurance de vie et sur propriété. Achats de paiements et de créances de toutes sortes. Prêts aux corporations. Achats et ventes de propriétés.

M. PARENT représente diverses compagnies d'assurances sur la vie et contre le feu.

LA NEW-YORK LIFE, LA OTTAWA FIRE INS. Co., LA CANADA FEU, LA LONDON FIRE INS. Co., THE EQUITY FIRE INS. Co., ETC.

Voulez-vous être bien payés en cas de feu et en cas de mort ? Assurez-vous à l'une de ces compagnies par l'entremise du Notaire Parent qui vous charge de 15 à 20 p. c. meilleur marché que les compagnies combinées.

A LOUER

Un beau grand magasin avec bons logements, dans un des plus beaux sites de la ville de St-Jérôme, bien adapté pour le commerce de gros, soit ferronnerie, marchandises sèches ou épicerie.

J. E. PARENT,
ST-JEROME.

La Librairie St-Jérôme

EDIFICE PARENT — PRÈS DU MARCHÉ
ST-JEROME

Sans contredit la meilleure librairie de Saint-Jérôme. On y trouve tout ce qu'il y a de mieux dans sa ligne de commerce.

Livres d'Ecoles, Livres de Piété ordinaires et de luxe, Papeterie, Cartes à Jouer, en gros et en détail, Rideaux (blinds), à partir de 25 cts à \$2.50, Supports nouveaux pour portières, Pôles et leurs Ornaments, Papier Vert et autre à double couleur, Tapisserie à bon marché pour faire place aux achats d'automne.

Grands et petits Miroirs à prix réduits. Bel assortiment de Montres, Chaînes et Joux de Mariage et autres Bijoux de valeur.

18-7-01—1A.

LA NATION est imprimée et publiée à Saint-Jérôme, par LA CIE. D'IMPRIMERIE DE SAINT-JEROME, qui en est propriétaire.